

L'Épreuve de la vieillesse

1900 mots

11 585 signes

À chaque âge, diverses épreuves se présentent à tout un chacun. Rien ni personne n'est épargné, pas même les coquillages qui connaissent la caresse érosive de l'eau ni les arbres faisant face aux vents puissants. L'être humain ne fait pas exception et connaît lui aussi son lot d'adversités. Cette fatalité n'est pas seulement universelle, elle est également intemporelle. La naissance ne fait qu'introduire une longue série d'épreuves qui se présenteront jusqu'au dernier instant de la vie, seule la mort pourra mettre un terme à cette série dans la conscience de l'humain. La première épreuve d'un être nouvellement né si nous considérons qu'il a pu éviter les complications fœtales, sera de lutter contre l'épuisement suscité par toutes les sensations nouvelles qui l'assaillent de toute part : bruits extérieurs, sons et mouvements des personnes autour de lui, le souffle des parents et même leurs câlins. Par la suite, des instants de pure félicité et de chaos se succéderont à la psyché du nouvel être prenant peu à peu conscience de lui-même. Non loin de lui déjà, le fardeau du vieillissement exercera une pression constante de plus en plus perceptible au fur et à mesure que la fuite de l'écoulement du temps agira irréversiblement. Cependant, vieillir est une chance et un avantage indéniable. Vieillir est une aventure contant la réaction d'un être vivant devant l'existence. De cette fatalité universelle découle une leçon de vie conférant une inébranlable paisibilité accompagnant jusqu'à même la joie de mourir avec élégante allégresse.

Le ciel était sombre et menaçant, les sinistres nuages noirs se rapprochaient de plus en plus de la ville. Les hirondelles survolaient les points d'eau à basse altitude, attirées par les moucheron plaqués au niveau du sol. Les habitants de la ville de Nancy se préparaient pour l'arrivée de l'orage, fermant les fenêtres et les portes, débranchant leurs appareils électriques pour les plus précautionneux d'entre eux. La pluie commença à tomber, d'abord doucement, puis de plus en plus fort. Les éclairs illuminèrent le ciel, accompagnés de grondements de tonnerre. C'était un jour de tempête comme les autres pour les Nancéiens, mais pour Martine Durand, c'était différent. Elle se tenait debout, adossée sur le garde-corps du balcon commun d'un immeuble vétuste, regardant la pluie tomber et les éléments se déchaîner. Elle avait choisi cet abri temporaire à la suite d'une réaction naturelle qu'elle n'avait jamais remise en cause jusqu'alors : se protéger de la pluie. Mais à force d'errer dans les rues, même les évidences les plus certaines commençaient à s'éroder. Ainsi, en regardant la pluie en face, Martine décida de la rejoindre. Le spectacle, à ses yeux, revêtait des sensations nouvelles mêlant la mélancolie de la Lune gibbeuse décroissante au soutien avenant de l'ombre d'un immense arbre lorsque le soleil se montrait un peu trop brûlant. C'était comme si elle découvrait les éléments de la nature

en action. L'eau tombait du ciel, inondant les rues et les toits. L'air était chargé d'électricité, les éclairs étaient comme des éclats de feu dans le ciel. La terre était mouillée et boueuse, les arbres qui y prenaient racine pliaient sous les rafales de vent. Tous les éléments se mélangeaient dans un gracieux tumulte dont la synergie était imprévisible. Elle se demandait bien comment les habitants de la ville pouvaient rester indifférents à tout cela. Comment pouvaient-ils ne pas voir la beauté et la puissance des éléments en action ? Ils étaient trop occupés à se protéger de la tempête, trop occupés à se préoccuper de leur propre sécurité comme s'ils allaient se métamorphoser dans l'immédiat et perdre l'identité de leur être sous l'exposition aux intempéries. Martine, quant à elle, se sentait en état d'acceptation totale de l'ondée cinglante. C'était comme si l'eau de ses cellules coulait avec la pluie ; elle embrassait les rafales de vent, laissant ses cheveux blancs de vieillesse virevolter au gré des souffles tout en se tenant debout, solide et immobile, malgré tout.

Des souvenirs de sa vie dévouée et pleine de passion lui remontaient à l'esprit. Alors qu'elle était à la merci de l'orage, le voile d'eau qui recouvrait son regard vitreux lui rappelait des voyages qui l'avaient conduite à travers le monde pour découvrir différentes cultures et croyances. Elle fut alors transportée en Égypte l'espace d'un instant, pays du Nil dont l'eau était vénérée comme une source de satiété, où Martine avait visité plusieurs temples antiques : celui d'Isis, de Hatchepsout, d'Amon et d'Horus. Dans le même esprit, elle se remémorait le symbole *Laguz* : la rune de l'eau dans tous ses états, gravé sur quelque somptueuse sculpture en Islande. Île isolée joignant la mer de Norvège avec l'Océan Atlantique où elle avait pu marcher à proximité du sublime volcan et de la calotte glaciaire de l'Eyjafjallajökull. Tout en fermant les yeux, Martine se revoyait côtoyer la chute de Seljalandsfoss, laissant ses mains caresser les gouttes de pluie comme si elle subissait la puissante pression de la chute d'eau. Il fallait dire que la terre des pharaons ainsi que la terre de Glace et de Feu l'avaient profondément marquée. Ses souvenirs la firent sourire, elle se sentait heureuse d'avoir pu partager des moments exquis de tendresse avec ses proches et de contribuer comme elle le pouvait pour un avenir meilleur en menant une vie responsable. La pluie s'arrêta.

Martine resta là moment, avant de reprendre sa route, traversant le quartier résidentiel d'un pas lent. Elle se sortait peu à peu de la torpeur causée par sa méditation pluvieuse. Cela lui avait sans doute permis de remettre de l'ordre dans ses idées après la nouvelle du matin. En

ce jour, Odile avait franchi la porte menant à l'au-delà. Odile et Martine se connaissaient depuis le bac à sable de la cour de l'école maternelle. Elles cumulaient toutes les deux soixante-dix-neuf ans, jusqu'alors... « Au moins elle aura eu une bonne mort, dans son lit, dénuée de toute conscience d'elle-même » se dit Martine. Le chant d'une colonie d'hirondelles de fenêtre accompagnait sa marche solitaire, elle se rendait compte non sans effroi que les rangs de s'éclaircissaient autour d'elle : une poignée de ses amies étaient mortes, d'autres en maison de repos ou en maison de retraite, d'autres encore étaient chez des enfants dispersés aux quatre coins de l'Hexagone. Elle pensait à son propre vieillissement et à sa mortalité. Elle était incommodée et ne comprenait que difficilement comment Odile pouvait rester aussi sereine face à la mort en prétextant que cela fut « la meilleure période de sa vie » toutes les décennies et en considérant comme dans une seconde jeunesse. « Il me reste tout de même quelques bonnes amies pour aller au cinéma ou au restaurant » finit par soupirer Martine. Tout en se parlant à elle-même, elle manqua de percuter un groupe d'étudiants qui la dévisageait déjà d'un œil sévère. En s'éloignant, le plus hardi du groupe s'aventura à lancer remarque injurieuse sur l'état de santé de Martine mais cette dernière n'en avait cure. Elle finit par arriver devant chez elle, d'habitude elle serait allée au supermarché, principalement pour le plaisir de dynamiser sa vie grâce aux relations puis elle serait allée faire un tour au parc. Mais ce jour-là, elle rentrait sans courses et toute détrempée.

Martine s'essuyait ses cheveux qui avaient l'aspect de tentacules de méduse avec une serviette. Son cœur la serrait fort. Cela faisait déjà plusieurs années que son défunt mari l'avait quittée et une autre perte d'une personne si chère pourrait créer un vide insurmontable, les affres du deuil ne pouvant qu'être difficilement traversés sans un déchirement du visage d'un rictus de douleur. Elle regardait son téléphone portable : 3 février, c'était la fête de Saint Anschaire. En passant en revue les applications de son téléphone en revue sans but, l'air hagard, dans une position sur le divan qui favorisait la lombalgie aiguë. Son doigt s'arrêta sur une icône de patte de chat entourée d'une bulle verte : « YourFarm » murmura Martine. Elle y avait joué avec Odile quelques mois avant de s'en désintéresser, préférant la rigueur du Sudoku sur ordinateur portable. Cependant Odile continuait à se plonger dans l'univers de sa ferme virtuelle avec ses petits-enfants, parfois même de manière presque malade à telle point que ce fut les plus jeunes qui s'inquiétaient de la quantité d'écran de l'aïeule. Les proches d'Odile peinaient à comprendre son engouement pour ce divertissement qui semblait si banal : cultiver des champs pour accroître le rendement de sa ferme puis échanger des ressources avec la ferme

d'autres joueurs. Martine réalisait alors que l'esprit d'Odile, prenant conscience que son état de santé déclinait rapidement, s'occupait juste de manière salubre à colorer son refuge chaleureux, colorer sa ferme avec des plantations de légumes. Martine ouvrit l'application. Un message lui signala qu'elle n'avait pas récolté depuis bien des lustres. Lorsqu'elle consulta la boîte aux lettres de sa ferme, elle ne put réprimer ses sanglots.

Le jour de l'enterrement d'Odile, Martine était chargée de prononcer l'oraison funèbre. Elle adoptait une posture d'oratrice face à la salle remplie des proches de la défunte. Elle inspirait puis expirait profondément avant de s'adresser à l'audience :

« Cher Odile,

Ta famille, tes proches, tes collègues et tous ceux qui t'ont aimée sont ici au moment où je parle, pour te rendre hommage. Nous sommes là, réunis dans cette salle, pour te dire au revoir. Tu es partie, au grand dam de nous tous, bien trop tôt, et tu nous rappelles qu'en ce bas monde, notre vie ne tient qu'à peu de chose.

Je très heureuse d'avoir parcourue la vie à tes côtés, toi qui respirais la force de vivre, toi qui transformais l'épreuve de la vieillesse en joie absolue, toi qui voyais le calme remplaçant notre fougue et la perte de la beauté comme d'un bienfait de l'âge, toi qui as mené une vie si active et dévouée jusqu'au jour du repos.

J'en veux pour preuve les adorables messages et cadeaux que tu envoyais à tes proches par l'intermédiaire de « YourFarm », les instants précédant ton dernier souffle. »

Martine releva la tête et adressa un grand sourire à Jade et Jules, les petits-enfants d'Odile, les enfants semblaient comprendre à quoi Martine faisait référence et vérifièrent leur boîtes aux lettres respectives à l'intérieur de l'application à l'icône verte. Des murmures d'incrédulité traversaient la salle lorsque Jade s'écria :

« Tante Martine a raison ! Mamie Odile a écrit : « J'adore tant te regarder grandir, ma fille ! Pas trop vite, s'il te plaît, ma chérie ! J'adore quand tu m'appelles « Mamie Odile » ! »

— Moi elle a dit que j'étais son petit-fils chéri avec plein de cadeaux ! » renchérit Jules. Leurs parents, pris de court tardaient à calmer leur ardeur.

Martine laissa échapper un léger rire puis reprit :

« Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris tous les messages pleins de d’amour comme « Nous sommes toujours les meilleures amies du monde. » parmi d’autres, que tu m’envoyais à travers cet amusement d’apparence futile.

Tu m’as fait comprendre, hélas bien tard, la chance que représente le vieillissement, chose que tu avais si bien saisie. La vieillesse apporte prudence et conseils avisés. La vieillesse est vectrice de mémoire et d’histoire. La vieillesse marque d’un acte final le drame de la vie.

J’en profite pour adresser mes plus sincères condoléances à tous les membres de ta famille.

Je te souhaite de reposer en paix Odile, ma meilleure amie. »